



## Variation des cours de change – la différence de politesse entre les pays

**Carlos A. Gebauer**, 48 ans, avocat, Düsseldorf, a étudié la philosophie, l'histoire moderne, la linguistique, la musicologie et le droit à Düsseldorf, Bayreuth et Bonn.

Outre son travail d'avocat, notamment pour des compagnies d'assurance, hôpitaux et entreprises industrielles, il publie depuis de nombreuses années dans une multitude de magazines distincts. Parallèlement à sa colonne mensuelle pour le magazine libertaire allemand «eigentümlich frei», il écrit entre autres également en Suisse pour le «Schweizer Monat». Il se désigne lui-même comme un «libéral puriste» et a fondé, avec le député au Bundestag Frank Schäffler, FDP, le «Liberaler Aufbruch», dont il est le porte-parole extra-parlementaire.

Il s'est fait connaître d'un vaste public grâce à ce qu'il appelle un «stage payé dans les médias» auprès des chaînes de télévision RTL et SAT1, où il a exercé, entre 2002 et 2011, une activité accessoire d'avocat à la télévision.

Mesdames, Messieurs, avant toute chose, je tiens à vous remercier chaleureusement de cette invitation à Bernel. Avant d'entrer dans le vif du sujet, permettez-moi de faire une remarque préalable. Effectivement, moi aussi, lorsque j'ai vu votre invitation et notamment la liste des intervenants, je me suis dit: il est quand même paradoxal qu'en Suisse, vous vous fassiez expliquer par deux Allemands ce que signifient indépendance et souveraineté.

Mais je tiens à vous assurer d'une chose: lorsque Monsieur Schachtschneider est invité, et lorsque je suis invité, y compris par les organes du parti FDP en Allemagne, nous y sommes la plupart du temps présentés comme des «anticonformistes». Le fait que je puisse vous parler, aujourd'hui, en sens inverse, de ma perspective, a donc quelque chose de touchant. Car il me montre que de toute évidence, ma boussole intérieure n'est pas encore complètement cassée. En effet, si, en vérité, ce sont les autres qui ont l'esprit tordu, je ne suis pas tout à fait anticonformiste, mais plutôt conformiste.

Ceci dit, comme j'aime le faire quand j'effectue un exposé, je vous ai apporté trois choses:

- **une introduction,**
- **un développement**
- **et une conclusion.**

Nous sommes déjà arrivés à l'introduction. Mon développement, qui suit, comporte six sous-parties. Je m'efforcerai de les traiter rapidement afin d'en arriver à mes remarques finales.

**Première partie de mon développement:**

**«distances de politesse»**

Vous connaissez cela. Tout le monde connaît cela. Dès que vous montez dans un ascenseur, vous ne manquez jamais de rencontrer des personnes au compor-

tement bizarre. Les uns se collent contre le mur et ont les yeux rivés vers le bas. Les autres jettent des regards tendus vers quelque chose au plafond. Ces deux comportements ont trait à ce que les anthropologues appellent le besoin d'avoir une «distance individuelle». Et dans un espace confiné, dans un ascenseur, nous sommes assaillis. Nous nous sentons à l'étroit, c'est-à-dire que notre «distance de politesse» (comme je voudrais l'appeler) n'est pas respectée. Ce qui nous touche et rend la situation véritablement désagréable pour nous.

Les psychologues distinguent, la plupart du temps, trois types de distance individuelle distincts: premièrement la distance intime que j'ai dans les sphères personnelles, deuxièmement la distance privée et pour finir, troisièmement, la distance publique, celle que nous avons maintenant, par exemple, ensemble et les uns avec les autres, la plus grande de ces distances. Nous ressentons toute pénétration incontrôlée dans ces sphères, quel qu'en soit l'instigateur, parfois comme simplement contraignante, parfois comme une agression, parfois aussi comme une atteinte à nos opportunités de vie et à notre mode de vie. Cette perception humaine très spéciale est quelque chose qui ne se manifeste pas seulement dans les ascenseurs et qui n'est pas seulement lié à notre simple corps. Elle intervient également en d'autres lieux, bien au-delà.



**Deuxième partie de mon développement:**

**«Longues files de voitures et clôtures de jardins»**

S'il y a belle lurette que personne ne vous a fait le geste (sans doute également très répandu en Suisse) de vous regarder et de faire, la main bien à plat devant le visage, des mouvements d'essuie-glace, vous avez peut-être envie que quelqu'un vous donne ce signal. Si tel est le cas, je vous recommande ceci: à un feu de circulation, approchez-vous nettement de votre voisin de la file d'à côté, de sorte que les rétroviseurs des voitures se touchent quasiment. Regardez l'autre conducteur bien dans les yeux, avancez la tête, si possible avec le menton bien en avant, d'un air de défi, et souriez. Il y a fort à parier que l'autre vous fera ce clin d'oeil bien spécial. En effet, notre besoin de distance ne se limite pas seulement au corps lui-même,

mais se rapporte également à notre voiture, aux sphères de la vie qui, au sens large, nous entourent directement. C'est la raison pour laquelle (et il est certain

qu'il n'en va pas autrement en Suisse qu'en Allemagne) la branche du voisin qui a l'audace de pousser par-dessus ma clôture peut, au demeurant, être le point de départ d'un procès susceptible de durer des années. Il y a peu d'endroits où les démolés et les procès sont aussi intenses qu'au niveau de la clôture du voisin. En effet, c'est un endroit où les parties impliquées se sentent très rapidement assaillies dans leurs distances de politesse élémentaires.

**Troisième partie de mon développement:**

**«Respect plutôt qu'agressivité»**

Schopenhauer a écrit: «La politesse est comme un coussin d'air - rien, mais elle amortit les chocs du monde.» Ce type de

politesse, nous le retrouvons en particulier dans les discours diplomatiques. Lorsque des diplomates se parlent, que le sujet soit on ne peut plus sérieux ou non, ils se parlent en tout cas avec amabilité, tout au moins sur le plan formel, parce qu'ils ne veulent surtout pas donner l'impression de faire violence à autrui. Avoir et manifester du respect pour l'autre au lieu d'être agressif est une très grande vertu de la cohabitation humaine. C'est également une vertu des peuples et des Etats les uns avec les autres. On laisse l'autre agir et de ce fait, les rapports sont pacifiques.

**Quatrième partie de mon développement:**

**«Sphères intimes des peuples»**

Je l'affirme: même des peuples entiers, dans leurs Etats, et pas seulement leurs diplomates, ont besoin de certaines distances de politesse les uns avec les autres. En effet, même si les peuples, les uns entre les autres, sont égaux en droits sur le plan juridique, cette égalité de droits normative ne supprime pas, par la même occasion, leur différence effective. Des peuples distincts ont également des mentalités distinctes. Comme chacun sait, il existe une multitude de variantes de perception, parfois même des différences massives de ressenti.

Un exemple très visible est la burqa dont tout le monde parle: dans notre milieu culturel, lorsqu'une une femme est en

ville et porte la burqa, nous y voyons une oppression de la gent féminine. Dans une autre culture, ce signe témoigne de la garantie d'un respect vis-à-vis de la femme. Les deux points de vue sont totalement opposés, nous ne pouvons tout simplement pas les accorder. La seule possibilité de faire coexister dans le respect de la politesse ces différences de mentalité et de perception qui s'excluent consiste à les séparer les uns des autres dans l'espace afin de maintenir la paix.

Au final, il s'agit de rien d'autre que de ce que nous connaissons de notre scolarité: lorsque deux écoliers assis sur le même banc ne s'entendent pas et ne se supportent pas, on les sépare, tout simplement. Au moins, on a alors la paix. C'est le seul moyen de garder la distance nécessaire entre les deux.

Des peuples entiers ont des dispositions distinctes du même genre, pour des raisons aussi pratiques que simples. En principe, un Autrichien n'est jamais expert en construction de digues au bord de la mer. Et je crois que les spécialistes de la haute montagne danois se comptent sur les doigts d'une main.

Nos origines distinctes imprègnent également notre façon de parler. Dans la langue allemande, nous avons un mot qui signifie que nous avons assez mangé. Nous sommes «satt» (ce qui signifie rassasiés).

Mais il n'y a pas, dans notre langue, de mot pour dire que nous avons suffisamment bu. Pourquoi donc? Parce que, dans les régions où notre langue a vu le jour, le problème de ne pas avoir suffisamment à boire ne s'est jamais posé sérieusement. Ici, dans l'espace germanophone, il pleut toujours assez. Nous n'avons donc pas eu de raison d'inventer ce mot «manquant», car il ne nous manquait rien. Dans le désert, il en va sans doute autrement.

Différents pays ont également différentes perceptions du temps. Récemment, un Grec habitant à Zurich m'a raconté qu'il avait eu un rendez-vous à son office can-tonal des véhicules. Son rendez-vous était fixé à 11h08. Lorsqu'il y est arrivé à 11h10, le sympathique collaborateur de l'office des véhicules lui a dit: «Non, c'est trop tard - il faut que vous fixiez un nouveau rendez-vous...!». Ce qui a beaucoup agacé mon ami grec.

De telles perceptions fondamentales du temps peuvent se répercuter jusque dans l'équipement technique des économies nationales. Je me trouvais récemment à Malte et résidais dans un hôtel où, par hasard, les Koweïtiens ont également leur ambassade, à titre transitoire. J'attendais un taxi devant l'hôtel, et l'attente n'en finissait pas. Finalement, j'ai eu recours à une astuce: j'ai allumé une cigarette. En effet, il y a une règle non écrite qui dit que lorsque tu allumes une cigarette, ton

bus ou ton taxi arrive tout de suite. Chez nous, c'est toujours le cas. Et cette règle ne marche de toute évidence pas seulement en Allemagne. A Malte, elle a également fonctionné. J'ai allumé ma cigarette, et le taxi est arrivé! Je suis alors passé devant un employé de l'Ambassade du Koweït qui fumait également, devant la porte, et je lui ai dit: «C'est bien toujours la même chose: dès qu'on a allumé sa cigarette, le taxi arrive!». Alors que j'éteignais ma cigarette, il m'a regardé d'un air complètement défait et m'a demandé, en hochant de la tête: «Pourquoi est-ce que tu ne finis pas ta cigarette avant de monter dans le taxi?!» Comment pourrait-on expliquer avec plus de précision, ai-je pensé, pourquoi le monde entier est féru d'horloges suisses, mais pas d'horloges arabes?

«One size fits all», dit-on en nouvel allemand, «Une taille pour tout le monde». Mais ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai pour les textiles, ce n'est pas vrai pour les monnaies et ce n'est pas vrai pour tant de choses. Déjà, Montesquieu, comme on le sait, a écrit: Chaque peuple a ses propres lois nées de sa culture et se développant à partir de celle-ci. Peut-être devrait-on s'en tenir un peu à observer ces cultures distinctes afin de les comprendre.

Pour faciliter la compréhension, permettez-moi encore une autre petite parenthèse: dans un club de polo argentin, on a constaté, il y a quelques années, une



étrange accumulation d'accidents. Les gens n'arrêtaient pas de tomber du balcon. Personne n'avait d'explication à ce phénomène. Pourquoi les gens tombent-ils de balcons? On a étudié la question et on a constaté que c'étaient des Européens qui, sans exception, tombaient du balcon. Il s'est avéré que des hôtes argentins s'entretenaient régulièrement avec leurs invités européens, mais que la distance «normale» entre un Argentin et un Européen lors d'une conversation n'est pas la même. Un Européen maintient une distance d'environ 80 cm avec son interlocuteur. Il se sent alors bien. Un Argentin considère cependant une distance de 40 cm comme «adaptée». A chaque fois donc qu'au club de polo, un Européen avait le dos contre la balustrade et l'Argentin se trouvait du côté intérieur du balcon, l'Européen reculait, pendant la conversation, pour se sentir mieux. Cependant, l'Argentin se rapprochait tout de suite pour se sentir lui-même de nouveau mieux - et ainsi faisant, ils se rapprochaient mutuellement du vide, jusqu'à ce que l'Européen tombe. Veuillez noter, dans cette histoire, un point bien particulier: ni l'un ni l'autre n'avaient de mauvaise intention, et pourtant les choses ont mal tourné; je reviendrai tout à l'heure sur ce phénomène.



**Cinquième partie de mon développement:**

**«Les Fluctuations des taux de change - une distance de politesse»**

Bon nombre de gens ne le savent pas. Il faut se pencher de manière approfondie sur la théorie monétaire pour le savoir: 1971 est une année marquante dans l'histoire de votre vie et l'histoire de ma vie. Jusqu'en 1971, il y avait en effet, dans les grandes lignes, quelque chose que l'on pouvait qualifier de vrai argent. En effet, ces bouts de papier que nous avons sur nous, qu'ils soient francs ou dollars, étaient jusqu'alors, tout au moins indirectement, convertibles en or, c'est-à-dire en une valeur réelle, en quelque chose de palpable. Le 15 août 1971, ce lien a été supprimé. Je n'ai pas le temps de développer dans les détails, toujours est-il que ce jour-là, notre argent, dans le monde entier, a été réduit (au mieux) à du simple papier. Depuis cette date, au plus tard, les fluctuations des taux de change sont toutefois un problème tout à fait sérieux entre les peuples.

Avec cette monnaie de papier unique-ment, nous avons (une fois encore) affaire

à ce type de progressivité mal compris qui nous pose problème à tant de niveaux. Les gens qui ont leur mot à dire déclarent, depuis lors: nous faisons, avec ce nouvel argent, des produits monétaires ultramodernes; au niveau étatique, l'argent n'est certes fondé sur rien, mais nous gérons néanmoins tout on ne peu plus intelligemment, au niveau macro-économique et global, dans le meilleur intérêt de tous. Nous faisons quelque chose d'inédit, d'inouï, quelque chose de complètement nouveau après des millénaires d'autres traditions de l'histoire de l'humanité.

Au final, il se passe, avec notre argent, exactement ce qui ne cesse de se passer dans de très nombreux autres domaines: les ruptures de tradition irréflechies conduisent irrémédiablement au chaos. Mes exemples préférés à ce sujet:

Non loin d'ici, dans le lac de Constance, les palafittes avaient déjà des toits en pente il y a 6000 ans. Plus encore: pratiquement toutes les maisons ont depuis lors des toits en pente, dans le monde entier, depuis des millénaires. Mais il y a une centaine d'années, quelqu'un est venu et a dit:

«Pourquoi avons-nous besoin de toits en pente? Nous allons faire quelque chose de complètement différent, quelque chose d'ultramoderne. Nous allons faire un toit plat! Ça aura l'air beaucoup plus cool.» Pourtant, si vous êtes connaisseurs, vous savez que toit plat est tout bonnement un synonyme de «toit non étanche». Nous nous écartons d'une tradition et faisons comme si le fait que les hommes, depuis 6000 ans, ont sans cesse bâti des toits en pente, était le fruit du hasard.

Un autre exemple: le papier existe depuis 2000 ans. Et voilà qu'en 1981, un jeune, dans un garage, invente l'ordinateur personnel et, peu de temps après, de nouveau, des gens qui ont leur mot à dire déclarent, très sérieusement: «Nous allons créer le bureau moderne sans papier!». Maintenant, la bibliothèque d'Alexandrie n'a plus besoin de brûler pour anéantir le savoir de l'humanité. Il suffit simplement d'une nouvelle génération de supports d'enregistrement. Moïse avait-il peut-être enregistré les commandements de Dieu sur une disquette? Quelqu'un possède-t-il encore un appareil d'enregistrement? Quelle démesure, quelle arrogance!

Les exemples d'un tel orgueil oublieux de la tradition ne manquent pas: depuis des siècles, les hommes fabriquent des chapeaux avec un rebord tout autour; puis vient un jour le moderniseur qui affirme: «N'importe quoi, pourquoi gaspiller tant

de tissu pour le rebord. Je vais vous coudre un képi avec un mini-rebord juste au-dessus des yeux. Cela suffit bien, aucun risque d'être ébloui!». Un jour, le porteur de képi remarque qu'il a les oreilles et la nuque tout rouges. C'est alors que tous les porteurs de képis retournent leur petite casquette moderne. Peu de temps après, ils ont tous, au milieu du front, un coup de soleil en forme de demi-cercle... N'est-ce pas une folie, objectivement parlant?

Pour finir, les juristes songent, depuis des siècles, que la séparation des pouvoirs et le fédéralisme sont de bonnes choses. Et pourtant, ils sont supprimés tout simplement, parce que, soi-disant, «Pourquoi avons-nous besoin du fédéralisme? C'est bien mieux quand tout est réglé de manière uniforme par un Etat centralisé!»

Tout ceci est une présomption du savoir et une présomption du pouvoir. Une honte, une affaire peu propice à un développement heureux. Il est tout simplement préprogrammé que cette UE (Monsieur Schachtschneider vient de le dire) sera un jour morte, morte comme l'euro. Les structures de la monnaie unique portent d'ores et déjà toutes, dans les faits, ce coup de soleil en demi-cercle sur le front!

Depuis le système monétaire de Bretton Woods en 1944, le système monétaire mondial a toujours été marqué par la tentative de maintenir les monnaies des

différents Etats dans certaines plages de fluctuation les unes par rapport aux autres, c'est-à-dire de maintenir leurs tensions tectoniques les unes par rapport aux autres et d'incorporer sans cesse des joints de dilatation. Jusqu'à ce qu'on remarque, en 1992/1993, que les tensions à l'intérieur du système étaient tout simplement trop grandes. On a fait passer les marges de fluctuation de 3 % à 15 %, car ça ne fonctionnait pas autrement. Cependant, au lieu de faire preuve d'humilité et de remplacer le toit plat monétaire, de faire preuve d'humilité et de mettre un cha-peau à rebord, de faire preuve d'humilité et de se remettre à écrire sur le papier, on s'est mis en tête de créer un euro, monnaie sans marges de manœuvre. On a fait exactement le contraire de ce que l'intelligence imposait.

*Voici donc les questions de mentalité: voulons-nous une banque centrale à la Rome, ou voulons-nous une banque centrale à la Francfort? Les conflits sont préprogrammés.*

Il y a à Düsseldorf un monsieur très intelligent qui s'appelle Sieghardt Rometsch et qui a tenu une conférence, en 1998, chez VEBA AG (Sieghart Rometsch, qui est docteur en sciences économiques, a été associé de la banque HSBC Trinkaus & Burkhart AG à Düsseldorf). Sieghardt Rometsch a dit, quasiment mot pour mot, à l'époque: Je sais qu'à l'heure actuelle, vous êtes tous «vires d'euro, d'Europe et d'UE, et

je ne pourrai plus vous empêcher d'introduire l'euro le 1er janvier 1999; mais permettez-moi de vous dire quelque chose, à vous tous les membres du directoire de VEBA AG qui brassiez beaucoup d'argent, à vous en cette veille de l'introduction de l'euro. Cette monnaie ne fonctionnera pas, ça ne marchera pas, cela va se solder par un désastre.»

A l'occasion, Rometsch, en se présentant, a déclaré qu'il étudiait les unions monétaires depuis 1964. Il est le premier à avoir écrit un livre sur ce sujet, un doctorat. Et il a souligné ne pas être anti-européen, ayant déjà travaillé à Bruxelles sous la houlette de Walter Hallstein (le premier président de la CEE). Concernant notre propos, il a eu cette déclaration «politiquement correcte»: Cet euro ne peut pas fonctionner, car, premièrement, il exige des paiements de transfert. Selon toute vraisemblance, les peuples ne l'accepteraient pas longtemps. En guise d'alternative aux paiements de transfert, deuxièmement, des baisses de salaires seraient certes envisageables. Mais elles constituent elles aussi une illusion, car les syndicats ne les toléreraient pas. Troisièmement, il faudrait que la main-d'oeuvre soit mobile à l'intérieur de l'Europe, ce sur quoi on ne peut tabler, étant donné que les barrières linguistiques à l'intérieur de l'Europe sont plus grandes que, par exemple, aux Etats-Unis. Enfin, quatrièmement, l'euro ne pourrait survivre que si des barrières aux impor-



tations étaient (r)établies entre les pays, si donc certains produits n'avaient plus le droit de franchir les frontières, ce qui, paradoxalement, serait irréconciliable avec la première idée d'origine de l'union pacifique européenne, c'est-à-dire avec l'idée du marché intérieur.

Il y a eu et il y a donc, chez ces acteurs européens déterminants, une ignorance, comme si tous ces gens étaient incroyablement blasés. Jean-Claude Juncker a par exemple déclaré, à la veille de l'introduction de l'euro, que des paiements de transfert futurs à l'intérieur de l'union monétaire étaient aussi probables que des famines en Bavière. Tel était son pronostic pour l'euro! Ses connaissances monétaires sont bien ténues. A ce propos: hier, en me rendant à Zurich, pour vous rejoindre, j'étais chez Sprüngli avec ma secrétaire, et

j'ai mangé un petit «Luxembourgeois», et je ne sais pas du tout pourquoi, mais à ce moment même, je me suis mis à penser à Jean-Claude Juncker.

A l'époque, avant l'introduction de l'euro, il y a eu une vague de propagande gigantesque qui a déferlé sur l'Allemagne. Toutes sortes de gens ont été appelés à contribution. L'un des plus grands experts des questions monétaires internationales était, alors, Berti Vogts - vous connaissez tous Berti Vogts, le célèbre footballeur allemand aux jambes courtes, le «tacle glissé». Il a expliqué au public que l'euro était une «passe en profondeur» pour entrer dans le XXIe siècle. Eh bien dites donc, ce genre de passes en profondeur, nous les attendons toujours avec impatience, tout particulièrement en Suisse!

Angela Merkel est désormais présentée, comme vous le savez peut-être, avec une petite moustache à la Hitler rajoutée sur les pancartes des manifestants qui défilent à Athènes. Je ne sais pas si ces images sont publiées en Suisse. En Allemagne, on les montre partout. Pour moi, il s'agit d'un symptôme prévisible de la manière dont les Grecs ont le sentiment qu'on leur fait violence. Et bien entendu, ce n'est pas bon signe. Cela rend les gens agressifs, et cela a de quoi nous donner à réfléchir. Vous vous souvenez? Personne n'a de mauvaise intention. Et malgré tout, maintenant, les premiers membres du club de polo monétaire européen tombent du balcon!

**Sixième partie de mon développement:**  
**«Les dangers de l'absence de diversité uniforme»**

J'affirme que ce type d'uniformisation s'oppose à la vie et est dangereux pour la vie. Car, quand tout le monde fait la même chose, il y a danger.

Je ne sais pas pourquoi ces histoires venues d'Amérique du Sud parviennent toujours à mes oreilles, mais voici l'histoire d'un bateau d'excursions brésilien. Elle est très impressionnante. Le bateau d'excursions naviguait tranquillement lorsqu'il est passé devant une plage utilisée comme plage naturiste. Etant donné que le bateau passait tout près de la côte, soudainement, tous les passagers ont ressenti le besoin d'aller du même côté du

bateau, d'où on pouvait contempler cette plage naturiste. Bien que des personnes sensées présentes sur le bateau eussent fait à plusieurs reprises des annonces («ne faites pas ça, nous allons chavirer!»), ils n'ont pas bougé, et bien entendu, le navire a chaviré. C'est exactement ce qui se passe lorsque tout le monde fait la chose et que de ce fait, on perd l'équilibre.

Nous, les humains, avons fait, dans de très, très nombreuses situations, la constatation scientifique que la variété garantit la survie là où une uniformisation générale précipite le contraire. Monsieur Schachtschneider vient donc, à bon escient, de parler de la «diversification». Nous avons des offices de surveillance des cartels qui empêchent les monopoles. Nous savons que les monocultures sont particulièrement vulnérables face aux parasites. Des gardes forestiers sont envoyés dans les forêts afin de s'assurer que la forêt mixte demeure une forêt mixte. Nous avons un mix énergétique afin de ne pas dépendre d'une seule source d'énergie. Partout la variété, et malgré tout, une monnaie unique, tragique et triste: l'euro. C'est un désastre intellectuel.

La politique sans opposition, c'est la dictature. Car ce qui n'a pas son contraire perd l'équilibre. Et personne, Mesdames, Messieurs, ne le sait mieux que moi, qui suis âgé de 48 ans, suis né en Allemagne, et ai été marqué, toute ma vie, tout comme ma

famille, par l'histoire de mon pays et par le fait que certaines choses ne sauraient se reproduire. Nous le savons: tout niveau est totalement insupportable! C'est pourquoi, lorsque le niveaulement prend subitement un autre nom et est appelé «absence d'alternatives», cela me fait bondir. Qui donc, en effet, pourrait, historiquement, être davantage appelé à contredire cette soi-disant absence d'alternatives que moi, qui suis allemand? C'est pourquoi je suis ici, et je suis ici précisément pour dire cela.

William Haig, le ministre des Affaires étrangères, auquel je souhaite me référer, déclare en effet, je cite: «La création de ce système de l'euro a été une folie. Des siècles durant, on écrira, à ce propos, que ce fut un exemple de monument de la folie collective.»

**J'en viens à mes remarques**

**finales:**

Mesdames, Messieurs, je vous en prie:

*Restez des Suisses fiers et intrépides!*

Restez des Suisses indépendants. Qui-conque défend l'indépendance et la neutralité de la Suisse ne défend pas seulement la Suisse, mais défend la liberté dans toute l'Europe, car, en effet, il y a, alors, à l'intérieur de l'Europe, une alternative qui se doit d'être l'élixir de vie de la liberté, de la démocratie et de l'Etat de droit sur notre

minuscule continent, oui, qui doit l'être et le rester, s'il vous plaît. Défendez cela! Se tenir à l'écart n'est ni inconvenant, ni impoli; se tenir à l'écart est le préalable à une cohésion pacifique. Car un peuple qui a la prétention d'imposer sa volonté aux autres, perd, au fur et à mesure des générations, le droit de chanter son propre hymne national d'une voix forte et claire. Chantez le vôtre d'une voix forte, claire, et avec fierté, et sachez apprécier votre indépendance. Que Dieu protège la Suisse!